



Elle l'aïda à se déshabiller. — Page 7, col. 2.

que des conseils qui les entraînent à leur ruine ?

» Je sais que le langage austère de la vérité est rarement accueilli près du trône ; je sais aussi que c'est parce qu'il ne s'y fait jamais entendre que les révolutions deviennent nécessaires ; je sais surtout que je dois le tenir à Votre Majesté, non-seulement comme citoyen soumis aux lois, mais comme ministre honoré de sa confiance ou revêtu de fonctions qui la supposent, et je ne connais rien qui puisse m'empêcher de remplir un devoir dont j'ai la conscience.

» C'est dans le même esprit que je réitérerai mes représentations à Votre Majesté sur l'obligation et l'utilité d'exécuter la loi qui prescrit d'avoir un secrétaire au conseil ; la seule existence de la loi parle si puissamment, que l'exécution semblerait devoir suivre sans retardement ; mais il importe d'employer tous les moyens de conserver aux délibérations la gravité, la sagesse et la maturité nécessaires ; et pour des ministres responsables, il faut un moyen de constater leurs opinions ; si celui-là eût existé, je ne m'adresserais pas par écrit en ce moment à Votre Majesté.

» La vie n'est rien pour l'homme qui estime ses devoirs au-dessus de tout ; mais après le bonheur de les avoir remplis, le bien auquel il soit encore sensible, c'est celui de prouver qu'il l'a fait avec fidélité, et cela même est une obligation pour l'homme public.

» Le 10 juin 1792 (l'an iv de la liberté).

La lettre venait d'être achevée, elle avait été tracée tout d'un trait, lorsque Servan, Clavières et Roland rentrèrent. En deux mots, madame Roland exposa le plan aux trois amis.

La lettre qu'on allait lire entre trois serait relue le lendemain aux trois ministres absents, Dumouriez, Lacoste et Duranton.

Où ils l'approuveraient et joindraient leur signature à celle de Roland ; où ils la refuseraient, et Servan, Clavières et Roland donneraient collectivement leur démission, motivée sur le refus fait par leurs collègues de signer une lettre qui leur

paraissait à eux exprimer la véritable opinion de la France. Alors on déposerait la lettre à l'Assemblée nationale, et il ne resterait plus de doute à la France sur la cause de la sortie des trois ministres patriotes.

La lettre fut lue aux trois amis qui ne trouvèrent pas un mot à changer ; madame Roland était une âme commune où chacun venait puiser l'élixir de patriotisme.

Mais il n'en fut pas de même le lendemain, à la lecture faite par Roland à Dumouriez, Duranton et Lacoste. Tous trois approuvaient l'idée, mais différaient sur la manière de l'exprimer ; finalement ils refusèrent de signer, disant qu'il valait mieux se rendre en personne chez le roi. C'était une façon d'éluder la question. Roland, le soir même, envoya au roi la lettre signée de lui seul. Le soir même, Lacoste remettait à Roland et à Clavières leur congé. Comme l'avait dit Dumouriez, l'occasion ne s'était pas fait attendre. Il est vrai aussi que le roi ne l'avait pas manquée.

Le lendemain, ainsi que la chose avait été convenue, la lettre de Roland était lue à la tribune en même temps que l'on annonçait son renvoi et celui de ses deux collègues, Clavières et Servan.

L'Assemblée déclara, à une immense majorité, que les trois ministres renvoyés avaient bien mérité de la patrie.

Ainsi la guerre était déclarée à l'intérieur comme à l'extérieur. L'Assemblée n'attendait plus pour porter le premier coup, que de savoir ce que le roi allait faire à l'endroit des deux décrets.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## SOUS LES TILLEULS

PAR ALPHONSE KARR.

En ce moment Stephen, à son tour, était obligé de se défendre ; mais son inhabileté ne lui permettait pas de parer les coups ; il était forcé de

reculer. Tout d'un coup il s'élança comme un aigle, porta à son adversaire un coup sur le bras. Celui-ci saisit son sabre de la main gauche, mais le témoin se jeta entre eux.

— Assez, messieurs, assez ! dit-il ; vous vous êtes bravement conduits.

— Monsieur, dit Stephen, nous nous reverrons.

— Non ! monsieur, dit l'étranger, car je suis obligé de quitter la ville aujourd'hui. Je vous remercie de la bonne volonté que vous me témoignez de me fendre le crâne ; et, à coup sûr, si votre science en escrime répondait à la vigueur de votre poignet, je ne pense pas que mes pieds eussent pu me reconduire... Néanmoins, comme je ne puis vous donner votre revanche ni vous offrir une autre satisfaction, je vous de mande pardon de la scène de ce matin : j'avais bu du genièvre outre mesure, mais vous m'avez dégrisé.

Comme Stephen enveloppait d'un mouchoir son bras blessé, Wilhem Girl s'approcha de lui :

— Faudra-t-il porter la lettre ?

— Non, dit Stephen.

— Allons, murmura Girl, je me suis dérangé pour rien.

— Je n'ai pas d'argent en ce moment, lui dit Stephen à voix basse ; mais d'ici à quelques jours ; je vous porterai mes remerciements. Où demeurez-vous ?

— Quand il fait du soleil, vous êtes sûr de me trouver auprès de la haie où vous m'avez pris, jusqu'à midi. A midi, le soleil tourne, et je vais chercher un autre endroit ; mais vers quatre heures, quand il se couche, vous me trouverez de l'autre côté de la haie.

On se remit en route vers la ville.

Stephen demanda à son adversaire quelle était la cause de sa querelle avec Edward.

— Hier soir, avec les deux amis qui m'ont accompagné chez vous ce matin, je rentrais ivre ; nous avions fait un excellent repas, et mes amis n'étaient pas en plus mauvaise situation que moi.